

- Mol. - Molino G., Dittionario della lingua Italiana, Turchesca, Roma 1641.
- NdH - Nagy de Harsány J., Colloquia familiaria Turcico-Latina, Köln 1672; (nach:) Hazai G., Das Osmanisch-Türkische im XVII.Jh. Untersuchungen an den Transkriptionstexten von Jakab Nagy de Harsány, Budapest 1973.
- Pr. - Preindl, Grammaire turque ... avec un vocabulaire..., Berlin 1791.
- Rd. - Redhouse J.W., Turkish Dictionary in Two Parts, English and Turkish, and Turkish and English, Second Edition, Revised and Enlarged by Charles Wells, Ph.D. (Leipsic), London 1880.
- Rh. - Rhasis G., Vocabulaire François-Turc, St. Pétersbourg, vol. I: 1828, vol. II: 1829.
- St. - Starčevskij A.V., Perevodčik s russkago jazyka na tureckij, S.-Petersburg 1886.
- Tew. - Tewfik H., Türkisch-Deutsches Wörterbuch, Leipzig 1917.
- TR - Tewfik A., Radspieler E.A., Türkisch-Arabisch-Deutsches Wörterbuch, Wien-Leipzig 1911.
- Vg. - Vaughan Th., A Grammar of the Turkish Language, London 1709.
- Vig. - Viguier M., Éléments de la langue turque, Constantinople 1790.
- Y - Youssouf R., Dictionnaire portatif turc-français..., Constantinople 1890.
- Z - Zenker J.Th., Türkisch-Arabisch-Persisches Handwörterbuch, Leipzig, Bd. I: 1866, Bd. II: 1876.

Andrzej PISOWICZ

OBJECTIONS D'UN ARMÉNOLOGUE CONTRE LA THÉORIE GLOTTALE*

La théorie glottale, développée à partir de l'an 1972 par T.V. Gamkrelidze et V.V. Ivanov (v. bibliographie) et quelques autres linguistes (Hopper 1973, Haudricourt 1975), touche la reconstruction du système p.i.e. des consonnes occlusives. Dernièrement elle a trouvé sa formulation la plus complète dans le premier volume de l'oeuvre monumentale: T.V. Gamkrelidze, V.V. Ivanov Indoeuropejskij jazyk i indoeuropejcy, vol. I-II, Tbilisi 1984 (en abrégé: G.I.).

Vu la considération que ladite théorie jouit auprès d'une partie des linguistes (G.I.: 959), il faut bien reconnaître qu'elle devient un grave défi à la théorie traditionnelle.

Celle-ci postule, comme on le sait, l'existence, dans la langue p.i.e., de trois séries d'articulation opposant, sur le plan phonologique, les consonnes sourdes (représentées par de tels équivalents historiques que p.ex. v.ind. pitṛ-, gr. πατήρ, lat. pater) aux consonnes sonores simples (v.ind. dā-, gr. δῶμι, lat. do, v. sl. damb) et aspirées (v. ind. bharāmi, gr. φέρω, lat. fero, v.sl. berę). Certains linguistes admettent encore l'existence d'une autre série: les sourdes aspirées.

À cette image, qui (sauf la série sonore aspirée) est en accord avec une grande partie des langues historiques (à l'exception du germanique, de l'arménien et de quelques langues mortes), les auteurs de la théorie glottale opposent une reconstruction tout à fait différente du système p.i.e. La série traditionnellement vue comme "sonore simple" a notamment été réinterprétée par T.V.

* La communication qui suit a été présentée (dans une version un peu plus longue) le 22 septembre 1986 à la troisième conférence de l'Association Internationale des Études Arméniennes à Bruxelles sous les auspices de la Classe des Lettres de l'Académie Royale de Belgique.

Gamkrelidze et V.V. Ivanov comme une série primitivement sourde glottalisée (éjective). Les consonnes traditionnellement dites "sonores aspirées" étaient, selon eux, sonores simples avec des allophones aspirés (toujours sonores) apparaissant en certaines positions. La troisième articulation (sourdes traditionnelles) devaient se caractériser, comme la seconde, par l'aspiration non-phonologique de certains allophones.

Les séries II et III, c'est-à-dire les traditionnelles *bh, *dh, *Gh ~ *p, *t, *K, auraient employé alors, comme trait distinctif, exclusivement la sonorité (G.I.: 16-17). Cependant l'opposition entre la série I et les séries II, III serait fondée sur la glottalisation de la I-ère série (traditionnelles *b, *d, *G), dont l'articulation sourde n'aurait pas de valeur phonologique. Schématiquement (cf. G.I.: 15-17):

(traditionnelles = "glottales"	* <u>d</u> ** <u>t</u>	* <u>dh</u> ** <u>h</u> <u>d</u>	* <u>t</u> ** <u>h</u> <u>t</u>
glottalisation	+	-	-
sonorité	(-)	+	-

Les auteurs du livre *Indoeuropejskij jazyk i indoeuropejcy* fondent leurs conceptions sur des prémices typologiques. À savoir, le système traditionnellement postulé de type *d-*dh-*t est improbable du point de vue de l'économie: pourquoi la seule série aspirée d'un système devrait-elle être sonore en même temps? Dans les langues vivantes à trois séries d'occlusives les aspirées sont toujours sourdes. À un seul exemple près, exemple peu clair d'ailleurs, de la langue kélabite (G.I.: 12, note 1), il n'existe aucune langue dans le monde qui posséderait un système d'occlusives pareil à celui postulé traditionnellement pour la langue p.i.e.

De plus, les deux linguistes soviétiques soulignent l'improbabilité d'un système sans consonne labiale sonore /b/, tandis que la reconstruction traditionnelle suggère précisément une telle situation (G.I.: 9, 10). Si, dans n'importe quelle langue, une consonne labiale fait défaut, c'est habituellement la sourde /p/. Par conséquent, le système proposé par T.V. Gamkrelidze et V.V. Ivanov satisfait, comme ils le déclarent (G.I.: 16), tous les postulats typologiques. Pour prouver la possibilité de l'existence d'un tel système, les auteurs de l'ouvrage mentionné citent des dialectes arméniens, "dans lesquels les sonores aspirées et les sonores apparaissent comme des variantes positionnelles d'une seule unité phonologique commune" (G.I.: 17). Comme T.V. Gamkrelidze et V.V. Ivanov se réfèrent à l'article bien connu de W.S. Allen, il s'agit, entre autres, du dialecte de Nouvelle-Djoulf (Ispahan).

Au sens strict du mot, la dialectologie arménienne ne fournit pas à la théorie glottale des données qu'elle veut y trouver. En effet, il n'est pas vrai - comme T.V. Gamkrelidze et V.V. Ivanov le prétendent en se fondant sur des données peu exactes - que "les sonores aspirées apparaissent, dans ces dialectes, exclusivement au commencement d'un mot, tandis qu'en position non initiale apparaît le son correspondant non aspiré" (G.I.: 42). En réalité, dans le dialecte de Nouvelle-Djoulf, qui représente l'état le plus archaïque sur la question (un seul phonème y correspond toujours à un phonème du grabar, indépendamment de la position), nous avons des consonnes dites "sonores aspirées" non seulement à l'initiale, mais aussi dans la position médiane! (sauf après n-, m-, où, en effet, des sonores simples sont présentes).

Le terme "sonores aspirées" est inexact, comme Ch. de Lamberterie (p. 228) l'indique dans sa précieuse revue de la littérature relative à la phonétique arménienne, car la sonorité de ces consonnes est limitée à la phase qui vient après l'occlusion. Le terme anglais "potential voiced aspirates", employé par W.S. Allen (p. 199-200) dans sa description précise de la prononciation de Nouvelle-Djoulf, n'est pas juste non plus et devrait plutôt être remplacé par "fading voiced aspirates".

Dans la description fondamentale desdites consonnes faite par A. Khatchatrian (p. 332) et prenant pour base des données expérimentales détaillées, nous lisons: "D'après les oscillogrammes les consonnes de ce groupe des dialectes se caractérisent, dans la plupart des cas, par l'occlusion sourde" (!). Le fait est confirmé par les examens auditifs (Chačatryan: 330). L'auteur de l'étude citée souligne, à juste titre, la différence existant entre les consonnes dites "sonores aspirées" des dialectes arméniens et les consonnes correspondantes des langues indo-aryennes dont la phase précédant l'aspiration est, sans doute, sonore, elle aussi (Chačatryan: 331).

Dans ces conditions, pour éviter tout malentendu, surtout dans les études diachroniques, il serait mieux, à mon avis, d'employer le terme de "consonnes murmurées" (cf. Ch. de Lamberterie: 227). En effet, le trait distinctif, qui les oppose aux sourdes aspirées, est à rechercher dans les vibrations des cordes vocales n'apparaissant qu'après l'occlusion. Ces vibrations se produisent, à ce qu'il paraît, au niveau des cordes vocales rapprochées l'une de l'autre. Le murmure qui en résulte se superpose à l'articulation de la voyelle suivante. C'est le trait le plus caractéristique des consonnes en question, indiqué très nettement aussi bien par W.S. Allen (p. 199-200) que par A. Khatchatrian (p. 332).

Je dois la conclusion sur le rapprochement des cordes vocales suivant l'occlusion des consonnes murmurées à leur parenté acoustique avec la spirante pharyngale arabe notée par la lettre ع (ʿayn). Il faut mentionner ici la pro-

nonciation "saynizée" des certaines voyelles kurdes (Kurdoev: 11) aussi bien que caucasiennes (Bokarev: 248). Prenant en considération tous ces éléments, je propose l'emploi, dans la transcription dialectologique arménienne, des symboles p, t, k, c, č avec diacritique ^ε, donc: p^ε, t^ε, k^ε, c^ε, č^ε pour les consonnes murmurées dites jusqu'à présent "sonores aspirées". Ces signes se référeraient, d'un côté, à l'aspiration dont le "murmure" est la sonore correspondance et, de l'autre, à la lettre arabe Sayn qui en a une forme assez proche: ع. Si l'on voulait garder le terme lié avec la sonorité, on pourrait nommer les consonnes en question "sonores fortes" plutôt que "aspirées".

Revenant au dialecte de Nouvelle-Djoulfa je voudrais citer quelques exemples soulignant la discordance entre l'état réel des choses et l'image qui en est présentée, d'après des données peu précises, par les auteurs de l'ouvrage mentionné plus haut à plusieurs reprises. Les voici: Nouvelle-Djoulfa t^εu^ε (= d^εu^ε) "porte" (cl. arm. duin, cf. gr. θύρα, lat. fores, v. sl. dvorz/dvori - taribyan: 259), k^εarunk^ε (= g^εarunk^ε) "printemps" (taribyan: 255) < cl. garun+k^ε, cf. v. ind. vasanta-, v. sl. vesna, lit. vasarà; pour la position médiane: šap^εat^ε (= šab^εat^ε) "semaine" (taribyan: 255) < cl. šabat^ε < syr. šabbəṯā; xap^εel (= xab^εel) "tromper" (Džaukjan: 80) < cl. xabel; zart^εarel (= zard^εarel) "orner" (Džaukjan: 80) < cl. zardarel (cf. gr. ἀρτός, lat. ars, artis). Après nasale seulement nous avons une sonore simple: xanqum "cinquième" (taribyan: 256), cf. cl. hing "cinq". Les enregistrements de la prononciation de Nouvelle-Djoulfa que j'ai faits sur bande magnétique confirment les données de A. Gharibian (taribyan), données, qu'il avait puisées, probablement, dans la monographie de H. Adjarian.

Cependant, dans les autres dialectes qui connaissent la même articulation "murmurée" à l'initiale (p. ex. certains parlers du dialecte d'Ararat ou bien le dialecte de Mouch), en position médiane (sauf après m-, n-), on trouve, dans le même matériel qu'à Nouvelle-Djoulfa, exclusivement des consonnes sourdes (!): aspirées après voyelle et /r/, non-aspirées après /x/ issu de cl. /ɣ/. Dans le cas des affriquées, après x < /ɣ/, on a également des consonnes sourdes aspirées. En voici des exemples de Mouch (Bačdasaryan-T'ap'alc'yan: 253, 257, 266): xap^εel < cl. xabel; šap^εat^ε < cl. šabat^ε; zart^εarel < cl. zardarel. Après m-, n-, tout comme à Nouvelle-Djoulfa, on y trouve des sonores, p. ex. hamburel "baiser" < cl. hamburel; hivand "malade" < cl. hiwand; hing "cinq" < cl. hing; hangist "repos" < cl. hangist (Bačdasaryan-T'ap'alc'yan: 261-262).

En revanche font totalement défaut sur l'aire arménienne des dialectes correspondant exactement à la formulation citée plus haut de T.V. Gamkrelidze et V.V. Ivanov sur la distribution des allophones: sonore aspirée à l'initiale - sonore simple à la médiane. La prononciation postulée par les auteurs de la théorie glottale pour le grabar et quelques dialectes contemporains, de type

b^harg^ε (G.I.: 43) "haut" (= cl. barj^ε, v. ind. brhant-, v. lat. fortis "fort", got. bairgahe "endroit montagneux") avec sonore aspirée à l'initiale [b^h] et sonore simple après r- [ɣ] n'existe pas actuellement (et je doute qu'il ait existé en grabar). Ce que nous avons comme prononciation réelle, c'est [b^harg^ε-h^ε] à Nouvelle-Djoulfa (prononciation littéraire, la forme dialectale étant p^εanc^εar = b^εanc^εar, taribyan: 255), [b^harc^(h)ar] à côté de [barc^(h)ar] à l'aire d'Ararat ou bien, très rarement, [barz^εar] dans les plus archaïques (quand il s'agit des occlusives) dialectes représentés par celui d'Agoulis.

La présence de sonores simples après m-, n- au lieu des consonnes analogues du grabar (voir plus haut les exemples du dialecte de Mouch) s'explique, à mon avis, par le fait que les consonnes dites "sonores aspirées" (c'est-à-dire murmurées) dialectales sont secondaires et issues des sonores simples du grabar, et non directement des p.i.e. *bh, *dh, *gh. On arrive à cette conclusion quand on s'aperçoit que /k^ε/ dialectal = /g^ε/ continue, actuellement, *u p.i.e., p.ex. à Mouch: k^εinal (= g^εinal) "savoir" (Bačdasaryan-T'ap'alc'yan: 250) < cl. gite-nal (cf. v. ind. veda-, gr. φοῖδα, Meillet: 49). Comme étape de transition s'impose ici une sonore non-aspirée /g/, ce que, selon l'opinion traditionnelle, nous avions dans le grabar (Pisowicz 1976: 24).

Il en est de même dans les cas où le grabar atteste une sonore /!/ au lieu d'une sourde p.i.e. P. ex. à Nouvelle-Djoulfa nous avons t^εu (= d^εu) "toi" (cl. du), taribyan 255, en face de lat. tu, v. sl. ty etc., ou bien zart^εarel (= zard^εarel) "orner" < cl. zardarel (Džaukjan: 80), cf. gr. ἀρτός, lat. ars, artis. Ici, comme dans le cas de *u p.i.e., il faut admettre l'étape d'une sonore simple: *t > d > d^ε (t^ε).

Après nasales, les processus de mutation ont été empêchés (Zabrocki: 37, 169, 246), comme on le voit dans les exemples où les formes occidentales ne diffèrent pas des formes orientales, p.ex. à Malatia (dialecte occidental où, en d'autres positions, les sonores du grabar sont représentées par des sourdes aspirées) on a: hing "cinq" < cl. hing; havand "malade" < cl. hiwand; p'ambag "cotton" < cl. bambak (Danielyan: 187, 200). C'est pourquoi nous avons actuellement encore des sonores simples après m-, n-. Du point de vue phonologique, c'est seulement en cette position qu'on a des allophones sonores simples des phonèmes murmurés.

Il est important de souligner que, dans les dialectes orientaux possédant des consonnes murmurées, on a également des sonores simples: b, d, g, ɣ dans les emprunts au turc, nouveau persan et russe (dans les mots d'origine géorgienne "i" de plus). J'en ai été averti en 1970 par l'auteur de la Phonétique de l'arménien contemporain (Erevan 1955), Varag Arakélian. Il m'a fourni des exemples fort intéressants du dialecte d'Ararat: p^εax (= b^εax) "un" (cf. Amatuni: 84) ~ ba^εx "vigne, jardin" (du nouveau persan bāx); t^εax (= d^εax) "trop

mûr, desséché (d'une plante)" (cf. Amatuni: 158) ~ daḡ "marque, empreinte; chagrin, deuil" (du nouveau persan dāḡ). Dans ce cas et contrairement à l'avis de A. Khatchatrian et G. Djahoukian (Chacatryan: 328) qui nient la valeur phonologique de l'articulation dite "sonore aspirée", nous trouvons, dans de tels dialectes, une opposition phonologique entre sonores (simples), apparaissant dans les emprunts modernes, et consonnes murmurées indigènes dites "sonores aspirées". Dans le vocabulaire du dialecte de Mouch (Baḡdasaryan-T'ap'alc'yan: 237-238), nous trouvons 6 mots commençant par b- et 16 par b-, de même: 8 mots commençant par d- et 10 par d-, 6 commençant par g- et 9 par g-.

Les emprunts anciens (à l'iranien, au grec et au syriaque) révèlent, tout comme les mots indigènes, des consonnes murmurées, p.ex. Mouch pēaḡnik (= bēaḡnik) "bain" < cl. baḡanik < gr. βαλανεύων; pēazug (= bēazug) "bras" < cl. bazuk (cf. nouveau persan bāzū) (Baḡdasaryan-T'ap'alc'yan: 248).

La série dite "sonore aspirée" (dans les dialectes qui la possèdent) est plus proche de la série "sourde aspirée" que des consonnes sonores simples attestées dans les emprunts. Dans le dialecte de Nouvelle-Djoulf, les séries /p^h= b^h/, /t^h= d^h/, /k^h= g^h/, /c^h= j^h/, /č^h= ʃ^h/ et /p^h/, /t^h/, /k^h/, /c^h/, /č^h/ sont très proches l'une de l'autre et leur identification future semble inévitable, tout comme cela s'est déjà fait dans le dialecte d'Ararat, Mouch et d'autres.

Les auteurs des *Indoeuropejskie jazyki i indoeuropejcy* semblent ignorer cette tendance quand ils disent (dans la note à la p. 62) que: "dans aucun des dialectes indoeuropéens, qui maintiennent la distinction des deux séries d'occlusives du moins, une fusion des séries i.e. II et III ne se rencontre, tandis que la fusion des séries I et II est possible". Les exemples arméniens contredisent une telle opinion: à Malatia, on a t'or "porte" < cl. duṛn (= gr. θύρα, lat. fores, got. daur, v. sl. dvorъ) avec l'initiale /t^h/ pour p.i.e. *dh et, de l'autre côté, t'ar "perchoir" < cl. t'ar (= gr. τάρσος, lat. torreo) (Danielyan: 190-191) avec /t^h/ pour p.i.e. *t.

Passons à la discussion des sourdes simples classiques correspondant aux sonores simples de la majorité des langues i.e. (type: tam "je donne" = v.ind. dā-, gr. δίδωμι, lat. do, v.sl. damъ). Ici, je tiens à rappeler quelques faits de la dialectologie arménienne qui devraient poser des problèmes aux auteurs de la théorie glottale. Comme on le sait, ils identifient les sourdes glottalisées apparaissant dans certains dialectes est-arméniens (la glottalisation n'y est pas complète, d'ailleurs, comme elle l'est dans les langues caucasiennes) avec les consonnes glottalisées reconstruites par eux pour la langue p.i.e., c'est-à-dire *p, *t, *k correspondant aux b, d, g traditionnelles. Dans ce cas, ces dialectes auraient maintenu intact (!) l'état primitif i.e. (G.I.: 41). Le partisan de la théorie glottale, Fr. Kortlandt

est plus prudent à ce propos. Dans son dernier article (Kortlandt: 52) il déclare "secondaire" (!) la sourdité desdites consonnes.

Pour contester l'identification en question, je voudrais rappeler (Pisowicz 1976: 49) ici les données du dialecte de Hemchine fournies par G. Dumézil (p. 8). Notamment, les consonnes glottalisées y font apparition au lieu des sonores aspirées (!) p.i.e. et non au lieu de la série sonore simple traditionnelle, prétendument sourde glottalisée dans la théorie glottale. Dans le parler "musulman" de ce dialecte, nous avons c'emeṛ "hiver" (Dumézil: 8) en face de cl. jmeṛn = v.ind. hemanta-, gr. χειμῶν, lat. hiems. Ceci indique nettement le caractère secondaire (!) de la glottalisation dans les dialectes arméniens. On peut la lier, à juste titre, avec l'influence du substrat caucasien (le dialecte de Nouvelle-Djoulf, bien qu'il soit éloigné à présent du Caucase, tire son origine d'une aire plus proche de ces montagnes).

En conséquence, la dérivation traditionnelle des consonnes arméniennes cl. p, t, k des p.i.e. *b, *d, *g comme résultat de la mutation préarménienne semble être le point de vue le mieux motivé. La glottalisation potentielle de cette série à Nouvelle-Djoulf et des affriqués au parler de Hemchine décrit par Dumézil, continuant, après la mutation post-classique, les j, č du grabar, est un phénomène secondaire dû au substrat. Tout à fait comme aujourd'hui encore beaucoup des Caucasiens usant de la langue russe substituent leurs consonnes glottalisées aux consonnes simples du russe, dans le passé les populations caucasiennes, changeant de langue en faveur de la langue arménienne, ajoutaient une glottalisation plus ou moins nette, propre à leur langue originale, à la série des consonnes sourdes simples p, t, k, c, č arméniennes. Dans le parler "musulman" du dialecte de Hemchine mentionné ci-dessus un processus pareil a atteint plus tard les affriquées initiales continuant les sonores (!) classiques j, č.

Un autre argument contre l'identification des glottalisées arméniennes avec celles que les auteurs de la théorie glottale attribuent à la langue p.i.e. (= sonores simples du v.ind., latin, grec etc.) est à trouver dans les mots arméniens classiques comportant le groupe -rk-, tels que: erku "deux" = v.in. (véd.) d(u)vā, lat. duo, gr. (Hom.) δύω, v.sl. dva; erknč'im "j'ai peur" = avest. dvaēdā-, gr. δέος < *dweyos; erkar "long" = gr. (dor.) δᾶρός < *dwaro- (Godel: 84; Schmitt: 71-2; le développement p.i.e. *du- > arm. -rk- n'est pas admis par tous, cf. la discussion dans Venneman: 30, 38, 42). Au lieu de la sonore /d/ des autres langues i.e. qui ne connaissent pas de mutation, l'arménien atteste /r/ qui ne peut pas tirer son origine directement de *t des glottalistes.

L'évolution dudit groupe peut être expliquée sans difficulté, si l'on admet la sonorité (!) de l'occlusive *d avant *u (alors *du et non *t'u). Le

développement y > g universellement connu, p.ex. dans les langues romanes, en persan et, aussi, en pré-arménien n'est pas concevable pour un groupe prétendu **t'y (> **t'g ?). Cependant on comprend bien le rotacisme, si l'on admet l'évolution suivante: *du > *dg (> *ôg ?) > erg et ensuite l'assourdissement *erg > erk. Pourrait-on expliquer l'arménien /k/ classique au lieu de *y p.i.e. autrement qu'en admettant *g comme une étape de transition? Il est à rappeler ici le développement p.i.e. *u > arm. g, mentionné plus haut.

Le rotacisme d > r est bien attesté dans les langues iraniennes, p.ex. tāti (Grjunberg, Davydova: 246) et, de même, en arménien cl. où l'on a, dans les emprunts iraniens, /r/ pour l'iranien d(δ), p.ex. arm. cl. boyr "parfum", cf. avest. baoidi-. Pourtant, on n'a pas d'exemples pour une évolution *t > r sauf par l'intermédiaire d'un *d.

En réponse à la question de savoir comment ces consonnes glottalisées **p', **t', **k' postulées pour la langue p.i.e. (et maintenues, selon les glottalistes, dans les dialectes arméniens) seraient devenues sonores simples (traditionnelles *b, *d, *g) dans la plupart des langues i.e. I.V. Gamkrelidze et V.V. Ivanov déclarent que les deux séries sont, du point de vue de la phonétique, très proches l'une de l'autre (G.I.: 50). Cette parenté prétendue devrait consister dans le fait que les cordes vocales fonctionnent lors de l'articulation des deux séries, tandis que l'articulation des sourdes non glottalisées s'effectue sans fonctionnement de ces cordes. À mon avis, il s'agit d'une présentation incorrecte du problème. En effet, l'occlusion des cordes vocales caractéristique des consonnes glottalisées est un comportement tout à fait différent (tension immobile) des vibrations desdites cordes vocales produisant la sonorité des consonnes sonores. Le comportement des cordes vocales diffère dans les deux cas. Des consonnes sonores glottalisées n'existent pas. Dans les consonnes dites "injectives" qui sont, en effet, sonores, l'occlusion glottale précède (!) les vibrations des cordes vocales (= consonnes préglottalisées).

Les exemples de l'évolution des sourdes glottalisées en sonores simples fournis par I.V. Gamkrelidze et V.V. Ivanov pour les langues caucasiennes ne sont pas tout à fait convaincants pour le matériel i.e., car ils concernent presque exclusivement la position médiane (G.I.: 51). En effet, en cette position, on peut admettre une telle évolution, surtout entre les voyelles: -t'- > -t- > -d-. Il s'y agirait d'une lénition inspirée par l'influence assimétrice des voyelles avoisinantes. Pour l'initiale, I.V. Gamkrelidze et V.V. Ivanov ne donnent qu'un seul exemple: avar çear "nom" = routoul dur = tsakhour do qui n'est pas tout à fait clair.

Cependant, pour la majorité des langues i.e., on aurait dû postuler, en acceptant la théorie glottale, le développement **t'- > t- > d- à l'initiale également. Une lénition (sonorisation) des glottalisées initiales est beaucoup

moins probable que celle des consonnes intervocaliques. Dans les parlers arméniens du dialecte d'Ararat, on ne trouve des occlusives et affriquées légalement glottalisées qu'en position initiale, position qui favorise une telle articulation. Dans la position médiane, on a des sourdes simples ou des sonores.

Quant au développement q > g attesté par les dialectes arabes auxquels se réfèrent les auteurs de l'ouvrage *Indoeuropejskij jazyk i indoeuropejcy* (G.I.: 51-52), on ne sait avec certitude, si le point de départ d'un tel développement y, fût une consonne glottalisée. Il s'agirait plutôt d'une consonne simple uvulaire et d'une transportation de l'opposition: sourde vélaire /k/ ~ sourde uvulaire /g/ en opposition de sonorité fonctionnant dans les autres séries locales /t-d, t-d, s-z, s-z/. Le substrat araméen, connaissant l'articulation [g], pourrait y avoir joué un certain rôle.

Passons maintenant à la III-ème série des occlusives p.i.e., traditionnellement définies comme tout simplement sourdes (non aspirées): *p, *t, *k. Les auteurs de la théorie glottale réinterprètent cette série comme "sourdes aspirées" (G.I.: 13) dont l'aspiration n'aurait pas été le trait distinctif. Et l'arménien, une fois de plus, aurait dû - selon I.V. Gamkrelidze et V.V. Ivanov - représenter fidèlement l'état p.i.e. Car, aussi bien en grabar que dans les dialectes modernes, ladite série est continuée justement par des consonnes sourdes aspirées, comme on le voit dans l'exemple t'ai "perchoir" (= gr. τάρσος lat. torreo) attesté dans le grabar et beaucoup de dialectes.

Quant à l'occlusive labiale, elle aurait passé en h- à l'initiale (p.ex. hayr "père" = v.ind. pitṛ-, gr. πατήρ, lat. pater), mais, après s-, elle se serait maintenue sourde aspirée, sans changement, selon les glottalistes (G.I.: 43): p'eik (forme classique) "volet" = v.isl. spjalkir ("Speiler"), v. angl. spelc; arm. p'und "réceptacle" = lat. sponda, moyen irl. sonn "poteau"; arm. p'ert "morceau" = v.isl. spjorr "chiffon", gr. σπαράσσω (G.I.: 44). On peut s'opposer à cette vue, car même si p.i.e. *p, *t, *k avaient eu des allophones aspirés à côté des non aspirés, après s- on aurait eu sans doute affaire à des allophones non aspirés. C'est un phénomène universel qu'on rencontre dans les langues à une seule série d'occlusives sourdes. C'est le cas, p.ex. de l'anglais ou du persan moderne où nous avons [p] non aspiré dans les mots comme l'anglais spy ou le persan asp "cheval". Dans d'autres positions, les deux langues révèlent des allophones aspirés.

Donc, si l'on a, en arménien, /p^c/, après la chute de *s- initiale, dans les exemples: p'eik, p'und, p'ert cités par I.V. Gamkrelidze et V.V. Ivanov (p. 44), ce n'est pas un allophone aspiré de *p p.i.e., tout à fait invraisemblable en cette position, mais la continuation de *p, qui, après la chute de *s- a subi l'aspiration secondaire, conformément aux opinions traditionnelles sur la mutation pré-arménienne.

La même chose vaut pour *t et *K p.i.e. Pour *K nous avons, comme on le sait bien, non seulement des exemples du type lk'anem (forme classique) "je laisse" = lat. linguo, v.ind. rinakti où l'on a le développement *K > k', mais aussi des mots tels que sxalim "je me trompe", qui - en face de v.ind. skhalate "il trébuche" (G.I.: 44) - révèlent un développement différent de p.i.e. *K avant une laryngale hypothétique (Kuryłowicz: 375).

À propos de la position après *s-, qu'il me soit permis ici de critiquer l'interprétation "glottaliste", inadmissible à mon avis, de l'apparition de z- au lieu de *s dans le dialecte pré-indoiranien. Dans la note à la page 52 des Indoeuropejski jazyk i indoeuropejcy on lit: "le phonème glottalisé de la série I suivant immédiatement *s subit la sonorisation et, avant une telle consonne sonore, la spirante apparaît dans sa variante sonore: *-st'- > *-zd- ..."

Je vois, dans cette interprétation, un exemple manifeste d'analyse forcée du matériau pour le faire convenir à la conception qu'on avait admise a priori. Existe-t-il, dans n'importe quelle langue, un groupe de consonnes où une consonne pleinement sonore *d suivrait immédiatement une véritable sourde *s, de sorte qu'en résulte la sonorisation s > z? C'est après s- justement que ne se produit aucune sonorisation d'occlusive. On le voit clairement dans l'histoire des langues à mutations telles que les langues germaniques et l'arménien lui-même. Dans les dialectes modernes, montrant des sonores au lieu des sourdes classiques (type: tun "maison" > dun, Petros > Bedros), après s- on a toujours des sourdes (bien qu'elles soient faibles), p.ex. estanal "recevoir" (cl. stanal), astax "étoile" (cl. astl). La sonorisation de p.i.e. *s > z avant une occlusive ne se peut expliquer qu'en admettant la sonorité originale (!) de l'occlusive: *nizdo- < *ni-sd-o < *ni-sed-, conformément à la reconstruction traditionnelle, cf. Krahe: 86.

À tout prendre, il faut voir dans la théorie glottale un essai ambitieux, mais, à mon avis, échoué, d'un renversement de la reconstruction traditionnelle du consonantisme p.i.e. Le fait qu'on ne dispose pas, à présent, d'un système du type *d - *dh - *t (à part les données peu claires de la langue kélabite, discutées par G.I.: 12), ne prouve pas, que l'existence d'un tel système fût impossible dans le passé. Il aurait été peu économique, bien sûr. Mais c'était justement pour cette raison qu'il a subi des transformations dans tous les dialectes i.e. Comment un tel système a pu faire apparition, est un autre problème, insoluble à ce qu'il paraît.

Je voudrais rapporter à ce propos un détail de la dialectologie allemande que je dois à L. Zabrocki. Il y existe notamment des parlers allemands où la réduction de "e" inaccentué dans les mots du type "gehabt" donne naissance à des consonnes qu'on pourrait appeler sonores aspirées: [gəha:bt] > [gha:bt]. Peut-être les consonnes analogues p.i.e. ont-elles tiré leur origine de contractions d'une occlusive sonore avec une spirante laryngale?

Théoriquement, on ne peut pas, bien sûr, exclure une éventuelle existence, à l'époque "préhistorique", précédant la communauté p.i.e., d'un système postulé par T.V. Gamkrelidze et V.V. Ivanov avec sourdes glottalisées au lieu des sonores postérieures. Pourtant, l'ensemble des données des langues i.e. historiques se laisse interpréter le mieux en partant d'un système reconstruit traditionnellement du type *d - *dh - *t. La tentative de découvrir dans les dialectes arméniens ou germaniques une continuation directe de ces consonnes primitives hypothétiques n'a abouti, à mon avis, à rien. C'est un malentendu de parler "d'un archaïsme extraordinaire du système arménien" (G.I.: 44), si l'on a, à présent, dans les dialectes arméniens pas moins de huit (Pisowicz 1976: 85) systèmes différents d'occlusives et d'affriquées. Tandis que dans un parler on prononce [barekam] "ami" (forme classique: barekam), dans d'autres on a: [baregam], [p^harekam = b^harekam], [p^haregam = b^haregam], [parekam], [paregam], [p^haregam]. Comment, en telles circonstances, peut-on espérer que la prononciation primitive se serait maintenue intacte depuis la communauté p.i.e.? Même si l'on se limite au grabar, au sujet duquel les auteurs des Indoeuropejskie jazyki i indoeuropejcy écrivent: "Le système arménien des occlusives, en même temps que celui germanique, est le plus proche du système primitif indo-européen" (G.I.: 45). Et inversement, pour T.V. Gamkrelidze et V.V. Ivanov, toutes les langues manifestant un état homogène et stable des consonnes sonores et sourdes (*b, *d, *g et *p, *t, *k traditionnelles), à savoir l'indo-iranien, le grec, l'italique, le slave et les autres, sont des langues qui ont opéré une "mutation consonantique" (cf. G.I.: 80).

L'erreur des auteurs de la théorie glottale consiste, à mon avis, dans l'approche trop formaliste de postulats typologiques qui ne font qu'indiquer des tendances générales et n'excluent pas des exceptions à l'avance. Il est de notoriété, p.ex., que la fréquence des phonèmes marqués est, pour la plupart, plus basse que celle des phonèmes non marqués (cf. G.I.: 14), mais il y a beaucoup d'exceptions. P.ex. dans le persan moderne, grâce aux emprunts très nombreux à l'arabe, la fréquence de la sonore /b/ l'emporte sur celle de /p/ sourde, tandis que dans le cas des consonnes vélaires, la situation y est inverse: la sourde /k/ "renforcée" par les mots d'origine arabe est beaucoup plus fréquente que la sonore /g/ (l'arabe ne possède ni "p", ni "g").

Dans chaque système phonologique, il existe des points "peu économiques" faisant partie des éléments qui stimulent des changements phonétiques et phonologiques. Dans l'évolution d'une langue de telles situations subissent des "corrections" qui entraînent de nouvelles "collisions" avec l'économie sur un autre point etc. il n'y a pas de raisons de considérer la langue p.i.e. comme un point de départ idéal caractérisé par un système phonologique idéalement équilibré et économique (en ce cas-là aucune évolution n'aurait eu lieu).

C'était peut-être justement dans le système des occlusives de cette langue-là que se serait trouvée "l'aire de crise" à l'égard des traits distinctifs opposant réciproquement les trois séries de consonnes attestées dans les langues historiques.

Bibliographie

- Ačariyan H., K'nnut'yun Nor-Žužayi barbaři, Erevan 1937.
- Allen W.S., Notes on the Phonetics of an Eastern Armenian Speaker, Transactions of the Philological Society 1950, Hertford 1951, pp. 180-206.
- Amatuni S., Hayoc' bař u ban, Vařarsapat 1912.
- Asatryan M., Lořu xosvack'a, Erevan 1968.
- Bařdasaryan-T'ap'alc'yan S.H., Mšo barbařa, Erevan 1958.
- Bokarev E.A., Dagestanskije jazyki [dans:] Jazyki narodov SSSR. IV - Iberijsko-kavkazskie jazyki, Moskva 1967.
- Čačatrjan A.A., Priroda zvonkich pridychatel'nych v armjanskich dialektach [dans:] Miřazgayin hayerenagitakan ġitařořov (= International Symposium on Armenian Linguistics), Erevan 21-25 septemberi 1982, (publié en 1984), pp. 327-336; voir aussi: Annual of Armenian Linguistics 1983, 4, pp. 57-62.
- Danielyan T'., Malat'iayi barbařa, Erevan 1967.
- Dumézil G., Notes sur le parler d'un Arménien musulman de Hemřin, Bruxelles 1963.
- Džaukjan G.B., Očerki po istorii dopis'mennogo perioda armjanskogo jazyka, Erevan 1967.
- Gamkrelidze I.V., Ivanov V.V., Lingvističeskaja tipologija i rekonstrukcija sistemy indoevropskich smyčnych [dans:] Konferencija po sravnitel'no-istoričeskoj grammatike indoevropskich jazykov (12-14 dekabrja). Predvaritel'nye materialy, Moskva 1972, pp. 15-18.
- Gamkrelidze I.V., Ivanov V.V., Rekonstruktion der indogermanischen Verschlüsse. Vorläufiger Bericht, Phonetica 27 (1973), pp. 150-156.
- Gamkrelidze I.V., Ivanov V.V., Indoevropskij jazyk i indoevropejcy, vol. I-II, Tbilisi 1984 (en abrégé: G.I.).
- Gödel R., An Introduction to the Study of Classical Armenian, Wiesbaden 1975.
- Grjunberg A.L., Davydova L.Ch., Tatskij jazyk [dans:] Osnovy iran-skogo jazykoznanija. Novoiranskije jazyki I, Moskva 1982, pp. 231-286.

- Haudricourt A.-G., Les mutations consonantiques (occlusives) en indo-européen [dans:] Mélanges linguistiques offerts à Émile Benveniste, Société de Linguistique de Paris, LXX, Louvain (1975), pp. 267-272.
- Hopper P.J., Glottalized and Murmured Occlusives in Indo-European, Glossa. An International Journal of Linguistics, VII, 2(1973), pp. 141-166.
- Karapetjan V.A., K voprosu o differencial'nych priznakach řumnych smyčnych armjanskogo jazyka [dans:] Miřazgayin hayerenagitakan ġitařořov (= International Symposium on Armenian Linguistics), Erevan, 21-25 septemberi 1982, (publié en 1984), pp. 716-720.
- Kortlandt F., Praindoevropskie glottalizovannye smyčnye, Voprosy Jazykoznanija 1985 (4), pp. 43-53.
- Krahe H., Indogermanische Sprachwissenschaft, I: Einleitung und Lautlehre, Berlin 1966.
- Kurdoev K.K., Kurdsckij jazyk, Moskva 1961.
- Kuryłowicz J., L'apophonie en indo-européen, Wrocław 1956.
- de Lamberterie Ch., Benveniste et la linguistique arménienne [dans:] É. Benveniste aujourd'hui. Actes du Colloque international du C.N.R.S., Université François Rabelais, Tours, 28-30 septembre 1983, tome II, 2^e partie; Société pour l'Information Grammaticale, Paris 1984, pp. 225-238.
- Łaribyan A., Hay barbařagitut'yun, Erevan 1953.
- Meillet A., Esquisse d'une grammaire comparée de l'arménien classique, Vienne 1936.
- Pisowicz A., Phonétique du parler arménien du village Pharpi, Folia Orientalia X (1969), pp. 65-89.
- Pisowicz A., Le développement du consonantisme arménien, Wrocław 1976.
- Schmitt R., Grammatik des Klassisch-Armenischen mit sprachvergleichenden Erläuterungen, Innsbruck 1981.
- Sievers E., Grundzüge der Phonetik, V-ème éd., Leipzig 1901.
- Venneman Th., Syllable-based Sound Changes in Early Armenian, Annual of Armenian Linguistics, vol. 7, 1986, pp. 27-43.
- Trubetzkoy N.S., Grundzüge der Phonologie, Prag 1939.
- Zabrocki L., Usilnienie i lenicja w językach indoeuropejskich i w ugrofińskim, Poznań 1951.